

NOMBREUX SONT CEUX POUR QUI LA RÉVOLUTION CUBAINE ÉVOQUE le portrait follement romantique de «Che» Guevara, les cheveux noirs, ébouriffés sous son béret de guérillero, le regard dur tourné vers les lendemains brillants d'un monde marxiste. Ah, «Che» ! Symbole de la contre-culture des années 1960. Les choses n'ont pas changé à Cuba; d'immenses panneaux à l'enseigne de «Che» marquent encore le pays, avec comme légende : «*El Hombre Modelo*» ou «L'homme modèle. Suivez son exemple.»

Quand, à l'âge de trente-trois ans, Fidel Castro a finalement réussi, le 1^{er} janvier 1959, à renverser Fulgencio Batista et à prendre le pouvoir, il avait à ses côtés «Che» Guevara, ce docteur argentin, marxiste et révolutionnaire. Une anecdote souvent rebattue veut qu'au moment de choisir les membres de son cabinet et ne sachant pas trop à qui confier la gestion de l'économie, Fidel aurait demandé à ses fidèles réunis : «Y-a-t-il un économiste dans la salle ?» C'est alors que «Che» s'est levé en disant :

«Moi», croyant avoir compris que Fidel cherchait un communiste. Voilà comment «Che» est devenu ministre de l'Économie.

Il n'y a pas dans cette histoire que malice ou idiotie. En effet, Fidel jure qu'à l'époque, il n'était lui-même ni communiste ni marxiste. En 1953, au procès intenté contre lui après l'échec de sa première tentative contre Batista (il avait pris d'assaut les casernes de la Moncada), Fidel Castro, alors jeune avocat membre de la classe moyenne, avait parlé de rétablir la constitution de 1940 et d'organiser des élections libres. «Je n'ai pas menti pendant mon discours de la Moncada», devait-il dire plus tard à Lee Lockwood, journaliste américain auteur de la fascinante biographie intitulée *Castro's Cuba, Cuba's Fidel*. Fidel prétend n'être devenu marxiste-léniniste que plus tard, par pure nécessité.

Il l'a clairement dit lui-même en 1961 : «Dans le cadre de la révolution, tout est possible; hors de la révolution, rien n'est possible.» Lors de mon récent séjour à Cuba en décembre dernier, le théâtre Karl Marx présentait pour les enfants «Blanche-Neige et les Sept Nains». Voyez que même Disney et les contes de fées peuvent «s'inscrire dans la révolution», tout comme les spectacles érotiques somptueux présentés au Tropicana, ce haut lieu de la décadence nocturne.

Tous ces éléments ont contribué à créer pour les partisans de «Che» en Amérique du Nord une atmosphère rassurante où règnent le plaisir et la liberté. De quoi se démar-

quer nettement de la grisaille et de la monotonie du réalisme socialiste à la soviétique. Mais l'opposition entre ce qui était «dans» la révolution et ce qui ne l'était pas allait en fait signifier pour Cuba la nécessité de réprimer la vraie dissidence politique. Et c'est ce que l'on a fait, comme pour toutes les autres révolutions d'ailleurs. Plus de 20 000 personnes ont été enfermées dans des prisons et des camps de ré-éducation; souvent, c'était des paysans qui avaient prononcé une parole malheureuse ou signé un document par ignorance. Quand ils se sont mis à remettre en question la censure et à s'y opposer, les intellectuels et les libéraux de la classe moyenne, qui avaient appuyé la révolution à l'origine, ont subi les traitements les plus cruels jamais infligés à des prisonniers sur cette planète.

Après avoir été à une certaine époque favorable aux thèses castristes, Jorge Walls a été emprisonné pour avoir essayé de défendre un ami injustement enfermé. Il fait dans ses mémoires de prison l'un des récits les plus pénibles que j'ai jamais lus. Dans *Twenty Years and Forty Days* (il a purgé une peine de vingt ans et quarante jours), Walls décrit les atrocités dont il a été victime sur un ton étrangement objectif. Il a fait partie de ceux qu'on a appelés les *plantados* (leurs idées étaient profondément enracinées, d'où l'image), ces prisonniers politiques qui ont refusé de renoncer à l'un quelconque de leurs principes. Mais les gauchistes des années 1960 ignoraient tout cela ou n'ont rien voulu en savoir. Pour eux, ceux qui formulaient une critique jouaient en fait le jeu de Washington ou celui des amis de Batista, à Miami. Ils n'ont vu que la croisade littéraire, les nouvelles écoles, les docteurs aux pieds nus, les cliniques et hôpitaux construits dans les régions rurales. Ce sont là des réalisations tout à fait indéniables; l'analphabétisme, par exemple, a presque complètement disparu. Avec ses vingt-trois étages et ses 950 lits, l'hôpital d'Almajeiras, construit à la Havane il y a six ans, est un rutilant symbole de modernité. De riches Européens paient pour venir y subir des interventions chirurgicales cardiaques, mais tous les soins médicaux sont gratuits pour les citoyens cubains.

Tout cela coûte cher, et Cuba n'a pas d'argent pour payer. L'économie est dans la pagaille la plus complète, en raison essentiellement des baisses, sur les marchés internationaux, du prix du sucre et du pétrole, les deux produits de base de l'économie cubaine. L'embargo commercial imposé par les États-Unis en 1962, et toujours en vigueur à l'heure actuelle, n'est pas la seule cause de la situation. Le gouvernement cubain reconnaît lui-même qu'une grande partie du problème tient à l'inefficacité et à l'absurdité de son propre système.

CUBA PRATIQUE DONC AUJOURD'HUI LA «RECTIFICATION», S'EMPLOYANT À corriger ses propres erreurs, que ce soit dans la gestion des usines ou dans les horaires d'autobus. Les Cubains que j'ai rencontrés n'étaient pas peu fiers de se déclarer eux-mêmes responsables du désordre actuel, et de dire que la *Central Intelligence Agency* (CIA) ou les Soviétiques n'y étaient pour rien. Et maintenant, les voilà qui «rectifient» dans tous les sens. Mais les autobus n'arrivent toujours pas. Les oeufs restent à la ferme, car les véhicules de transport sont en panne, et il n'y a pas d'argent pour les réparer. Les bateaux attendent désespérément d'être déchargés. Dans les magasins, on fait la queue pour quelques rares produits.

De nombreux analystes étrangers et diplomates occidentaux en poste à Cuba accordent peu d'importance au phénomène de la «rectification», la qualifiant de simple «bricolage». Castro veut remédier à l'inertie d'un système trop centralisé, sans passer par une véritable décentralisation. Dans les années 1970, les quelques expériences de libéralisation des marchés ont certes atténué le problème des pénuries, mais elles ont aussi débouché sur des prix excessifs et favorisé la constitution de stocks, tandis que s'enrichissaient les entrepreneurs. Devant la menace d'un capitalisme rampant, on a décidé de mettre fin à ces initiatives. La montée d'une classe d'industriels aurait constitué une menace intolérable pour la philosophie de Fidel et, en définitive, pour son régime. La *perestroïka* et la *glasnost* ouvrent pour Castro trop de boîtes de Pandore. Si M. Gorbatchev prétend que la réforme et la transparence sont toutes deux légitimes en vertu de la philosophie de Lénine, Fidel préfère, merci beaucoup, s'en tenir à «Che».

Que ce soit dans ses discours ou sur les omniprésentes affiches, Fidel ne cesse de demander des «sacrifices», d'exhorter ses partisans à renoncer aux futilités que sont l'habillement et la nourriture pour payer plutôt l'éducation, les hôpitaux et le progrès. On ne parle jamais toutefois des dépenses militaires. Les croyants accueillent cet appel avec joie : «Sans Fidel, nous n'aurions rien», avance un technicien d'hôpital. Mais les autres commencent à en avoir assez de «Téqué» (littéralement, «blablaba» !); c'est le surnom qu'ils ont donné à Fidel pour se moquer de ses interminables discours et de ses intarissables palabres. On entend de plus en plus la population dire : «Basta de Téqué». Assez parlé ! Que le gouvernement se mette au travail pour régler les problèmes et qu'il cesse de nous demander des sacrifices.

Cuba a absolument besoin de devises. Les touristes paient les taxis en dollars. Dans les magasins qui leur sont destinés, les prix à la caisse sont affichés en dollars. On y vend du whisky et d'autres denrées que les Cubains ne peuvent espérer trouver ailleurs. Ce phénomène a donné naissance à toute une nouvelle catégorie de personnes : les gens qui ont des dollars. La *Bodeguita del Medio*, l'un des bars les plus fameux de la Havane était l'un des lieux favoris d'Hemingway, et l'on se sert de ce détail historique pour attirer les touristes. À l'instar de «Che», Hemingway est devenu une véritable industrie, et les Cubains de la rue commencent à en avoir assez de tout

CUBA SOUS LE RÈGNE DE FIDEL

Cuba poursuit son combat, restant le plus souvent sourde aux reproches de la collectivité internationale devant les violations des droits de la personne.

PAR CAROLE JEROME

Nicholas Vitacco